

NEWLOOK

NEWLOOK

Mama Coca
El Dapel de la Coca
www.mamacoca.org
1989

AOUT

**EXPLORATION
SPLENDEUR
ET MISERE DU
GRAND LAC SALE**

**EXCENTRICITE
LES 11 DOUX
DINGUES QUI ONT
FAIT DEJANTER
L'ANGLETERRE**

**DOCUMENT
LES PHOTOS
RETROUVEES
D'AMUNDSEN
AU POLE SUD**

**DE LA
COLOMBIE A
"CRACK CITY"**

COCAÏNE

EXCLUSIF: 1 AN ET DEMI DE REPORTAGE EN DIRECT

M 2528 - 73 - 20,00 F



MENSUEL N° 73 - AOUT 1989 - ALLEMAGNE 11 DM - BELGIQUE 145 FB - CANADA \$3,95 - ESPAGNE 560 Ptas. - PORTUGAL 400 ESC. - SUISSE 7 FS - N.Y.C. \$ 4,95 - 940 CFP - ISSN 0756-192X



**LA PLANTE
SACRÉE QUI TUE
LE MONDE**

COCAÏNE

1 AN ET DEMI DE REPORTAGE SUR LA FILIÈRE DE LA «BLANCHE»

Cocaïne. Derrière ces 3 syllabes coupantes comme le rasoir se cache un des plus redoutables fléaux de notre monde moderne. Depuis plus de 2 millénaires, des paysans hébétés par la raréfaction de l'oxygène en altitude cultivent la coca sur les contreforts de l'Altiplano, en Bolivie et au Pérou. A une décennie de l'an 2000, la plante sacrée des Incas, raffinée en poudre blanche par des chimistes véreux et exportée aux États-Unis et en Europe par des cartels colombiens aux méthodes mafieuses, est devenue la défoncée obligée des décideurs marginaux, de Wall Street à Crack City, en passant par Madrid ou Paris
Photos José Azel

**DOCUMENT
NEWLOOK**

DANS LA SIERRA COLOMBIENNE, UN RITUEL IMMUALE DEPUIS L'ÈRE INCA

Ci-contre, la Sierra Nevada, sur le golfe du Darien, entre Cartagène et Barranquilla, est une des principales régions de culture de la coca en Colombie. Ici, les Indiens Kogi mâchonnent à longueur de journée des feuilles de coca, libérant ses poisons excitants grâce auxquels ils supportent mieux le climat pourri de la côte caraïbe. En Bolivie et au Pérou, à des altitudes souvent supérieures à 4 000 m, mâcher des feuilles de coca est une question de vie ou de mort pour les sherpas des Cordillères. Là-haut comme dans la Sierra Nevada, la préparation de la plante sacrée est régie par un rituel immuable depuis l'ère Inca. Afin d'obtenir un assaisonnement légèrement citronné, les Indiens Kogi brûlent et pilent certains coquillages (petite photo)







POUR LES INDIENS KOGI, LA COCA EST UNE PLANTE SACRÉE QUI NOURRIT LE CORPS ET L'ESPRIT

Au cœur de la Colombie, sur les rives du Rio Vaupès, les laboratoires financés par les cartels de Medellín et de Cali transforment la coca en cocaïne-base, communément appelée *pasta*. Les plants récoltés (petite photo en haut) macèrent dans une solution d'acide sulfurique avant d'être foulés au pied 4 jours durant et rincés au kérosène. Les *peones* de la région de Miraflores comme les Indiens Kogi du littoral caraïbe (petite photo au centre) sont le premier maillon de la chaîne. Pour eux, qu'elle soit ingérée en rouleau autour de poudre et de cendre de coquillage (petite photo en bas), ou qu'ils lisent l'avenir dans ses nervures à la manière du spiritualiste Don Benito (grande photo ci-contre), la feuille de coca est avant tout une nourriture quotidienne du corps et de l'esprit, pure de toute idée de négoce et de spéculation









4 FOIS PAR AN SUR L'ALTIPLANO, LES CHAMPS SONT RÉCOLTÉS SOUS L'ŒIL DE MILICIENS EN ARMES

Dans la région de Yungas, près de La Paz, capitale de la Bolivie, les champs de coca sont récoltés 4 fois par an, à près de 2 000 m d'altitude (ci-contre). La coca cultivée ici est la *coca coca*, variété la plus répandue en Bolivie et au Pérou. Contrairement aux 3 autres variétés d'*Erythroxylum* (le nom scientifique de la coca), la *coca ipadu*, la *novogranatense novogranatense* et la *novogranatense truxillense*, elle supporte les altitudes extrêmes de l'Altiplano. Et à Yungas comme sur le Rio Huallaga, au Pérou, les récoltes sont gardées par des miliciens armés à la solde des cartels colombiens (petite photo)



POUR NETTOYER LA SELVE, DES OPÉRATIONS «SEARCH AND DESTROY» DIGNES DU VIET-NAM

Malgré l'énorme enjeu économique que représentent pour leurs pays les ventes de cocaïne à l'étranger, les polices bolivienne et péruvienne, aidées par les agents de la Dea (*Drug Enforcement Administration*) nord-américaine, multiplient les opérations dans la selve. Ci-contre, en 4 phases, nous assistons à la destruction d'un labo dans la vallée de Hualaga, à 300 km au nord de Lima. En haut à g., l'hélicoptère repère un *peon* en train de ratisser des feuilles de coca, probablement destinées à être transformées en *pasta*. En haut à dr., l'hélicoptère descend prudemment vers une aire d'atterrissage de fortune, s'attendant à tout moment à essayer le tir d'un missile sol-air et dispersant au passage la récolte. En bas à g., comme au Viêt-nam, avant même que l'hélicoptère ne se soit posé, les hommes en armes sautent à terre, afin de nettoyer le terrain. En bas à dr., ils mettent le feu à la récolte de coca. Pendant ce temps, leur hélicoptère tourne autour du périmètre, sécurité oblige.

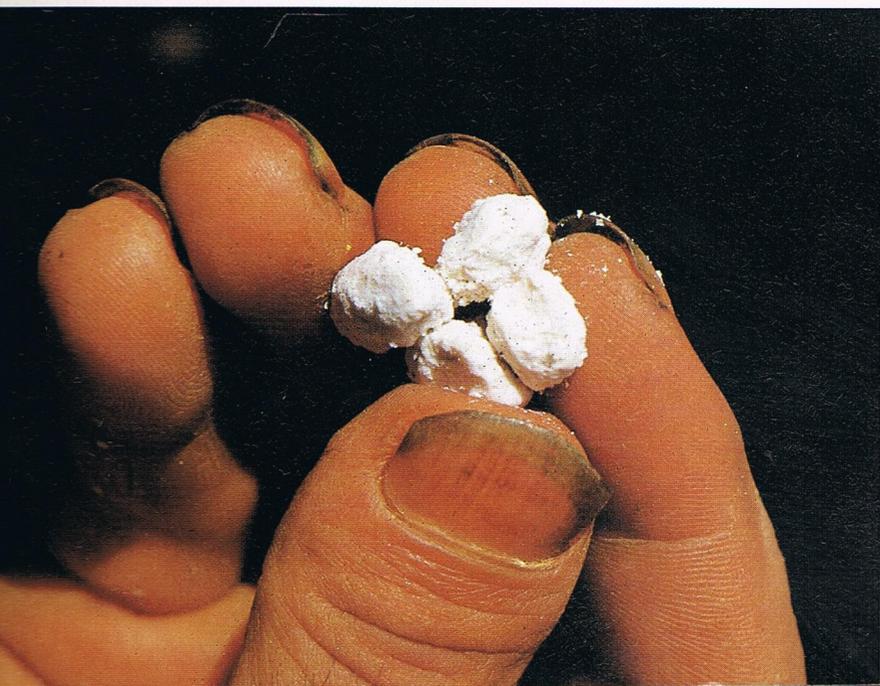






FOULÉE AU PIED DANS L'ACIDE PENDANT 4 JOURS POUR DEVENIR « PASTA »

Sur les rives du Rio Vaupès, en Colombie, la ruée vers l'or vert fait d'innombrables victimes. Employés dans une plantation clandestine de coca d'une dizaine d'hectares, cet adolescent (petite photo en haut) et ses 2 frères halent des sacs de 12 kg remplis de feuilles de coca fraîchement récoltées. Puis, 4 jours durant, plusieurs fois par jour, ils devront se déchausser et fouler au pied les feuilles macérant dans une solution d'acide sulfurique (petite photo au centre). La soupe recueille au fond des bacs en plastique est alors rincée au kérosène, filtrée, et stabilisée à l'ammoniaque. La poudre blanche obtenue, brute, est appelée *pasta* (petite photo en bas). La *pasta* est ensuite traitée selon les besoins de la clientèle. Quand elle n'est pas raffinée en cocaïne, elle est agrégée en boulettes nommées *bazuko* (ci-contre) et destinées à être fumées comme de l'opium ou du hachisch







BRANDY UNIVERSAL MARCHIO DI UNO DEI
MARCHIO DI UNO DEI
MARCHIO DI UNO DEI

19

BRANDY UNIVERSAL MARCHIO DI UNO DEI
MARCHIO DI UNO DEI
MARCHIO DI UNO DEI

BRANDY UNIVERSAL MARCHIO DI UNO DEI
MARCHIO DI UNO DEI
MARCHIO DI UNO DEI

BRANDY UNIVERSAL MARCHIO DI UNO DEI
MARCHIO DI UNO DEI
MARCHIO DI UNO DEI



UNE FOIS RAFFINE, « L'OR BLANC » EST STOCKÉ DANS DES CHAMBRES FORTES PAR BACS DE 17 KG

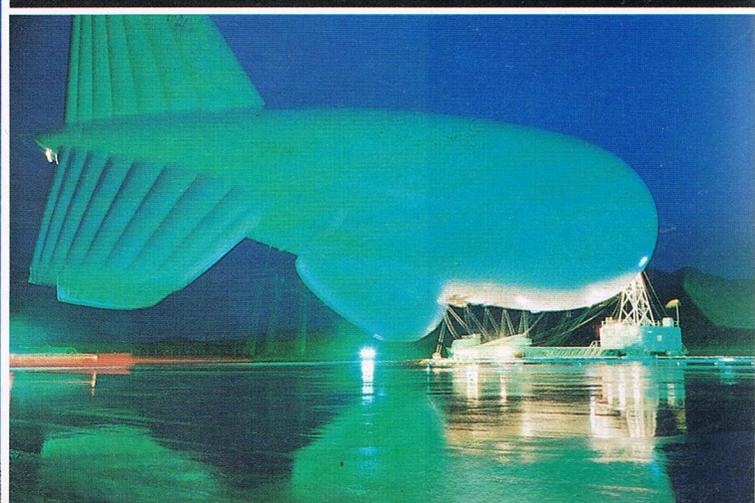
Au Pérou, la *National Coca Enterprise* cultive, récolte, traite et raffine les feuilles de coca en cocaïne pure pour les besoins de l'industrie pharmaceutique. Premier exportateur mondial de cocaïne médicale, la Nce stocke son précieux or blanc dans des chambres fortes à Lima (ci-contre). 3 gardiens détiennent les clés des 3 serrures différentes qui verrouillent chaque coffrefort. Reconnue d'utilité publique par Sigmund Freud en 1884, la cocaïne, obtenue en 1862 par des chimistes allemands, est fréquemment utilisée comme anesthésiant local dans des opérations chirurgicales nécessitant une congestion temporaire des vaisseaux sanguins. On l'utilise notamment pour toutes les interventions otorhino-laryngologiques où ses vertus constrictives font merveille. Considérée comme un remède à la fin du 19^e siècle, la cocaïne échappant au circuit médical est illégale aux États-Unis depuis 1914





POUR RATISSER L'ESPACE AÉRIEN, VIDEO INFRAROUGE ET DIRIGEABLES FARCIS DE RADARS

A bord de son hélicoptère *Black Hawk* de la Dea américaine, ce pilote équipé de jumelles infrarouges fait la chasse aux avions des trafiquants dans la zone de Key West, en Floride (ci-contre). Filmé en vidéo infrarouge, un bimoteur civil suspect largue de nuit sa cargaison de cocaïne au large des Bahamas (petite photo en haut). Pour balayer l'espace aérien entre Mexique et Arizona, la Dea dispose d'un dirigeable farci de radars, *Fat Albert*, ici sur sa base de Fort Huachuca (petite photo en bas), et de 4 autres aérostats, capables chacun de contrôler un périmètre de 220 km

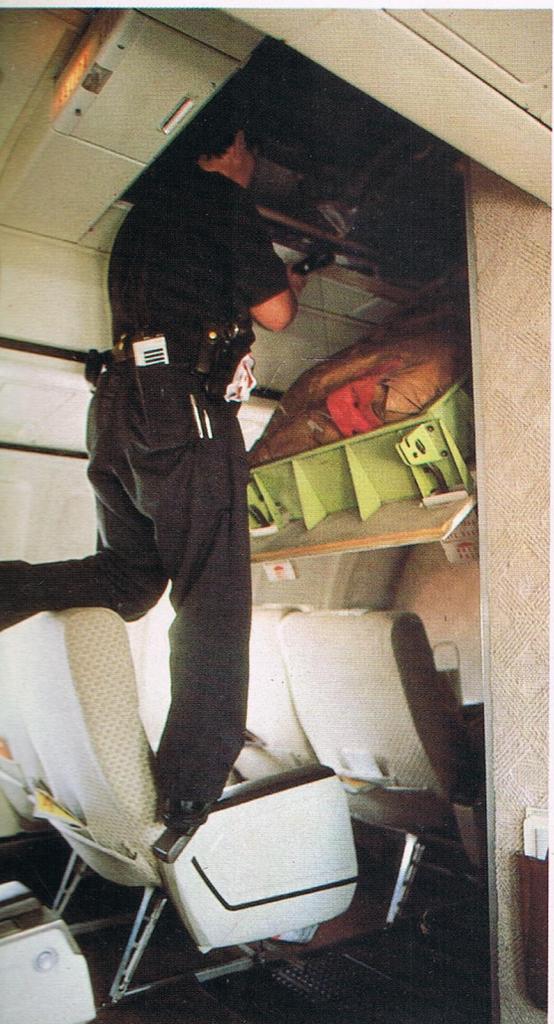


LES BLACK HAWKS DE LA DEA TRAQUENT SANS RELACHE LES BIMOTEURS SUSPECTS

Sur la côte est des Everglades, en Floride, un hélicoptère *Black Hawk* intercepte un avion civil suspect. La prise est de taille : 300 kg de cocaïne, d'une valeur de 2,7 millions de dollars. Le trafiquant (ci-contre) écope de 5 ans de prison ferme et d'une amende de 420 000 dollars. Sur la base de Homestead, en Floride, un *Black Hawk* s'entraîne à l'interception (petite photo en h.). Arrestation d'un trafiquant bardé de marijuana, à Homestead (petite photo en bas)









LA HANTISE DES « MULES » : LE RAYON-X ET LA SONDE OLFACTIVE

La guerre entre agents de la Dea et narco-trafiquants est totale. Dans la plus pure tradition *Miami Vice*, les forces de l'ordre yankees utilisent des offshores tel le catamaran *Blue Lightning* (en haut à g.) pour intercepter les cigarettes des trafiquants qui croisent entre Nassau, Bahamas, et la pointe de la Floride. Sur l'aéroport de Miami, les cops se servent de sondes olfactives et de chiens dressés pour sentir la cocaïne (en haut au centre, au milieu à g., au milieu au centre). Dans les avions au départ de Miami, les soutes à bagages des passagers sont passées au crible (en bas à g.). Mais dans certains cas extrêmes, les passeurs ne reculent devant rien, comme cette jeune femme dont la radiographie faite à l'aéroport de Gatwick, à Londres, révèle l'ingestion de 95 préservatifs bourrés de cocaïne (en bas au centre). A l'aéroport de Miami, des photos de passeurs sont épinglées au mur (en haut à dr.). Prise à l'aéroport de Miami avec 2,5 kg de cocaïne, cette jeune Colombienne plaidera coupable (en bas à dr.). Elle s'en tirera avec 5 ans de réclusion criminelle

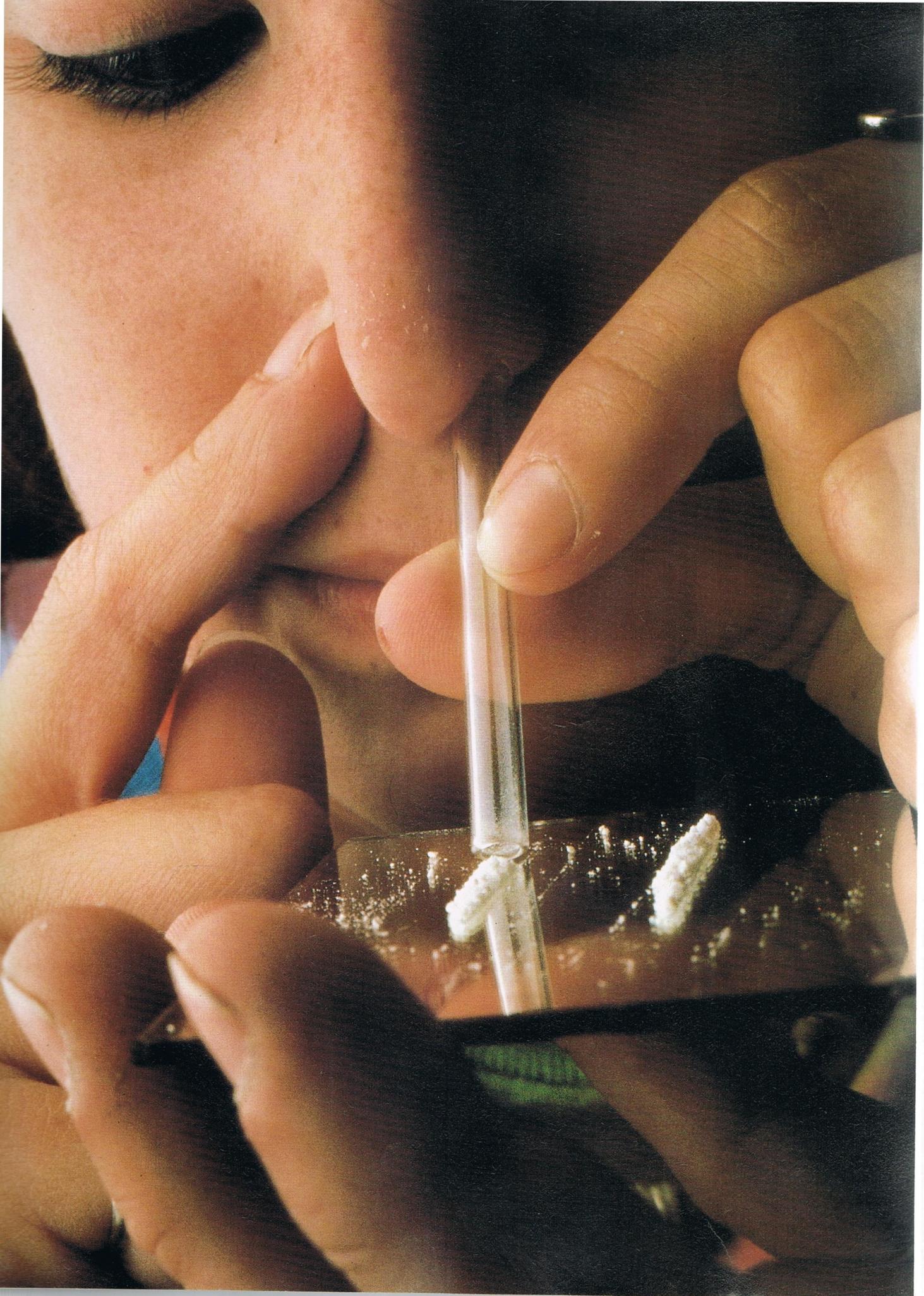




EN 10 ANS, LA CONSOMMATION MONDIALE DE COKE S'EST MULTIPLIÉE PAR 60

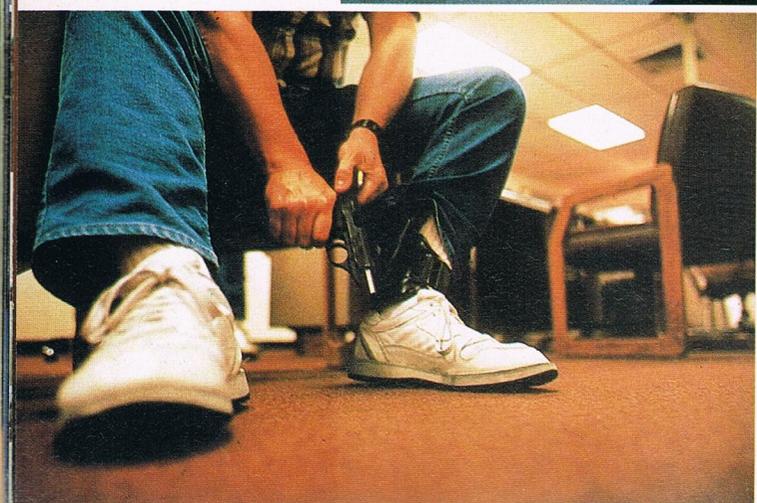
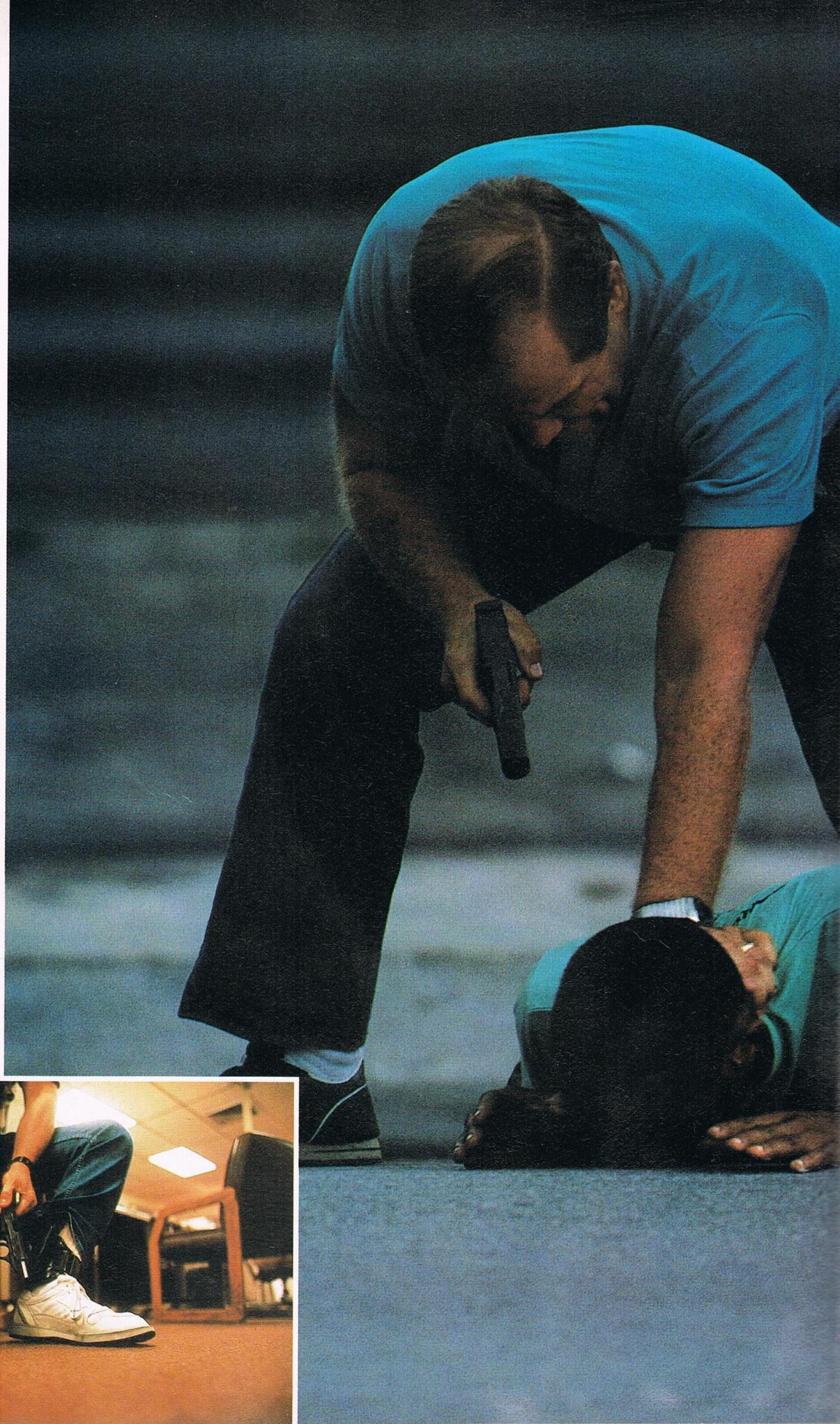
A 100 dollars le gramme, tarif du jour chez les dealers, la cocaïne reste un vice réservé aux managers américains et aux décideurs européens. Ces consommateurs dorés sur tranches commencent par étaler la cocaïne sur une surface plane. Au moyen d'une lame de rasoir ou d'un bristol, ils la disposent en une ligne homogène dite « ligne » ou « rail ». Puis au moyen d'une paille, d'un petit tuyau en verre ou d'un billet de banque roulé qu'ils se fichent dans une narine, ils « sniffent » le « rail », c'est-à-dire que, s'obstruant l'autre narine, ils reniflent violemment pour inhaler la cocaïne (grande photo). Mais à un tel prix, les défoncés des bas-quartiers de Los Angeles ou de New York ne peuvent suivre et ont recours à des produits dérivés, tel le *crack*, nettement moins coûteux et encore plus assassin. Et dans le Bronx, des laborantins de fortune transforment la cocaïne en *freebase*, par lessivage à l'éther ou à l'ammoniaque (petite photo en haut). Inhalée en pipe, la *freebase* ne met que 15 secondes avant d'exploser dans le cerveau (petite photo en bas)

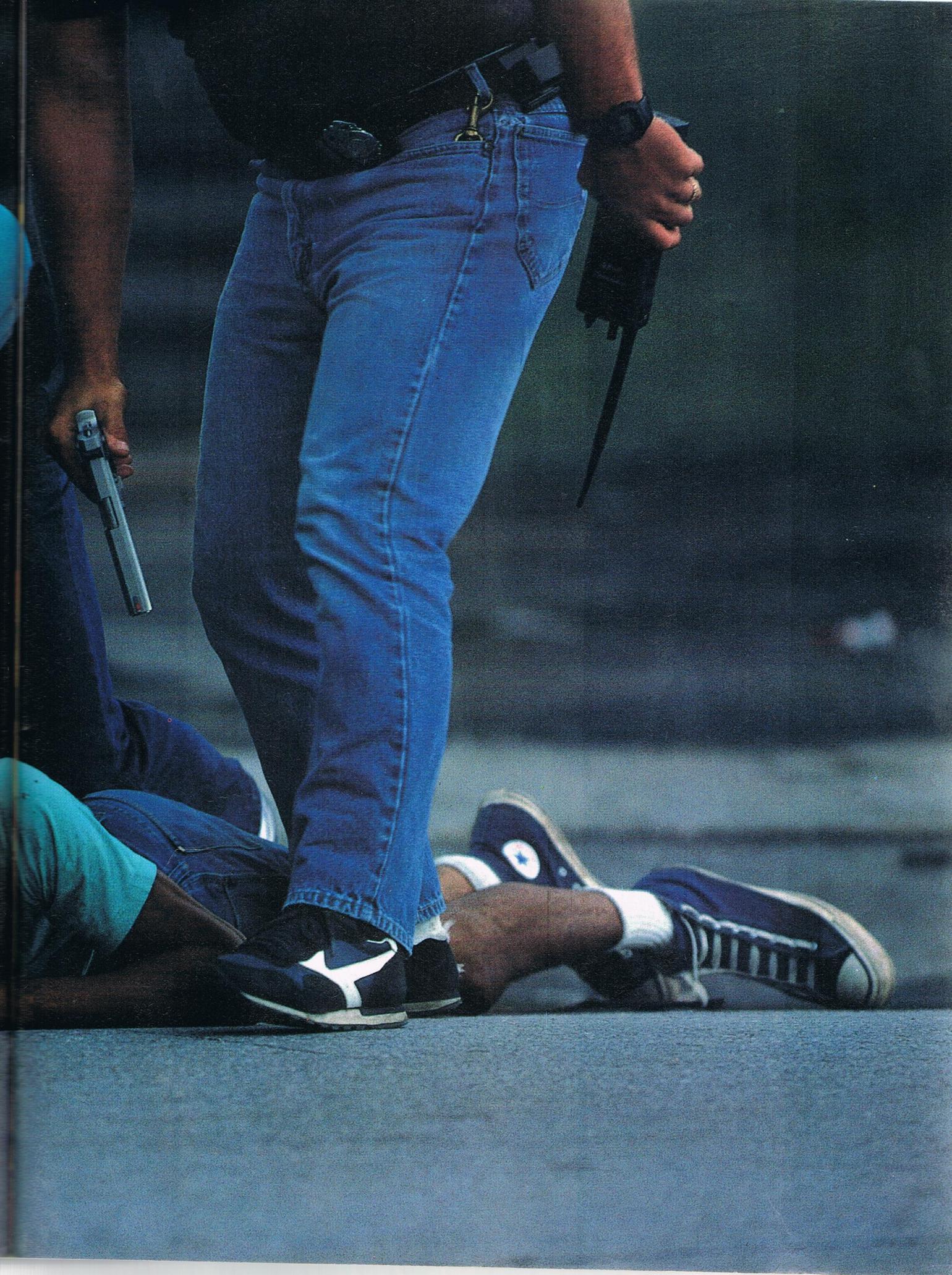




IL A FALLU REBAPTISER UN QUARTIER ENTIER DE BROOKLYN « CRACK CITY »

Scène de la vie courante dans les rues de Miami. Un acheteur suspect n'accepte de se rendre que sous la menace d'un colt braqué sur sa nuque (ci-contre). Pour les cops de Miami comme pour ceux de New York, le crack touche sans distinction tous les groupes ethniques de la ville : Noirs, Chicanos, Blancs, Jamaïcains... Dans la guerre sans merci qui les oppose aux narcotrafiquants, les flics de Miami usent d'indics et, surtout, d'agents de leurs services infiltrés dans les rangs des dealers. En baskets, jeans et T-shirt, ils se fondent dans les différents ghettos, l'arme blanche ou le revolver dissimulé contre le mollet, sous le bas du pantalon (petite photo)







Ci-contre de g. à dr., boîte de pastilles à base de cocaïne (xix^e-début xx^e siècle); un *poporo* colombien en or (500 après J.-C.) Rempli de poudre de decoquillage, on en aspirerait le contenu par l'embout supérieur tout en mâchonnant de la coca (Museo de Oro, Bogotá)

Vingt hélicos, couleur kaki, volent à une cinquantaine de mètres au-dessus d'une jungle uniforme. Ça et là, une clairière ou la courbe imperceptible d'une rivière à demi masquée par les frondaisons. La formation force droit vers son objectif, localisé la veille par une patrouille aérienne. De la porte ouverte de chacun des appareils dépasse le canon braqué d'une mitrailleuse solidement tenue par un soldat nerveux, concentré sur le morne paysage, attentif au moindre mouvement; un missile sol-air, ça part très vite. L'officier de liaison converse par radio avec la base. En américain. Entre eux les pilotes de ce groupe échangent leurs informations en espagnol. La scène ne se déroule pas au Viêt-nam dans les années 70, mais dans l'est de la Bolivie, le 16 novembre 1987.

Une longue saignée dans la forêt. C'est le terrain d'aviation du camp clandestin. Quatre des hélicos s'y posent et larguent leurs hommes armés, tandis que le dernier assure une couverture en l'air. Très vite il faut se rendre à l'évidence : les trafiquants ont évacué les lieux. A la hâte, juste après avoir été repérés par l'avion de reconnaissance. En témoignent les dortoirs encore encombrés d'objets personnels, la nourriture sur les grandes tables de la cuisine de plein air et surtout le stock abandonné de produits chimiques. C'est avec eux (voir encadré, p. 60) que la cocaïne-base, la *pasta* fournie par les petits agriculteurs, est transformée en poudre blanche directement consommable. Il y en a pour une fortune, plus d'un million de dollars. Seule la précipitation

a empêché les artisans chimistes planqués dans l'enfer vert d'emmener avec eux les précieux barils d'éther, d'acétone et d'acide acheminés là à grands frais depuis les centres industriels de São Paulo, au Brésil, de l'autre côté du continent. Les militaires finissent par mettre la main sur 300 kg de cocaïne. Stratégiquement, la prise

corrompus. Une crise économique permanente entretenue par la chute du cours des matières premières. Que pouvaient faire les 20 000 Boliviens mis au chômage en 1985 par la fermeture de mines d'étain devenues non rentables? Pourrir sur pied dans les faubourgs de La Paz ou se mettre au service du coca-business. Ils ont choisi. Résultat : un Bolivien sur 10 vit aujourd'hui directement du trafic. Et les autres en profitent.

Même scénario dans la vallée de la Huallaga au Pérou, à 300 km au nord de Lima. Le paysan n'a aucun intérêt à cultiver un cacao déprécié sur les

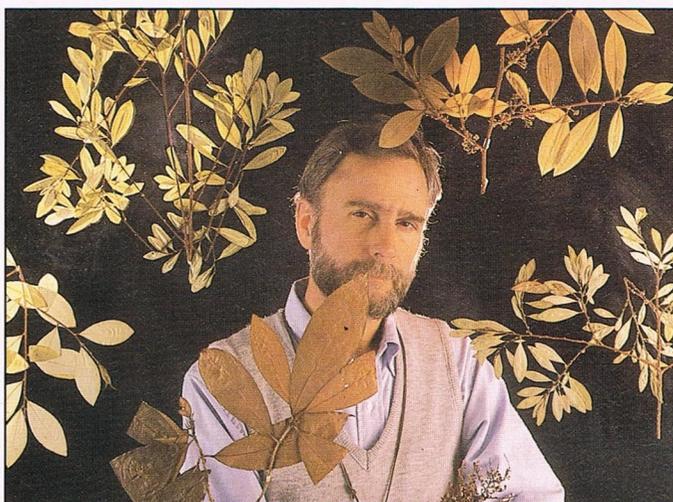
marchés internationaux. Il se rabat sur la coca : la région assure la moitié de la production mondiale. Tingo Maria, chef-lieu local, est si corrompu que les flics paient pour y obtenir un poste, dont le mérite n'est évidemment pas le salaire.

Les États ne brillent pas par leur volonté d'intervention. San Jose del Guaviare, à deux heures d'avion au sud-est de Bogotá, est une véritable enclave extra-territoriale de 25 000 habitants en pleine Colombie. Suivant le cours de la

pasta, cette capitale du stockage (Pérou et Bolivie produisent, la Colombie commercialise), isolée, sans autre voie d'accès que les airs ou un fleuve dangereux, a des airs de cité de far-west, saloons, bordels et marchands de hifi, ou d'un camp de travail tenu fermement en main par la guérilla (le FARC, Forces Armées Révolutionnaires Colombiennes).

La cocaïne a totalement bouleversé la structure économique de ces pays. Elle a multiplié les emplois, déstabilisé le système financier (dans les banques, des guichets dits « obscurs »

SUR LA PISTE DES OUBLIÉS DE L'ALTIPLANO



Pour le botaniste T. Plowman, une culture vieille de 7 000 ans

des *chimicas* (les produits chimiques) est plus importante. La coke, ici, ça ne manque pas... d'autant que la capacité de production du camp est estimée à 3 tonnes par semaine!

Bolivie-Pérou-Colombie : ce croissant de cordillère au nord-ouest de l'Amérique du Sud a le redoutable privilège d'être à l'origine de la totalité des 300 tonnes de cocaïne produites chaque année dans le monde. Tout s'y prête. Des vallées d'altitude au climat idéal pour la culture de la coca. La mentalité irrédentiste de populations bafouées par des gouvernements incapables et



Ci-contre de g. à dr., publicité et étiquette d'un vin français «tonique» à base d'essence de coca (coll. privée); statuette précolombienne représentant une divinité mâchant des feuilles de coca (Lima, Pérou)

permettent de changer sans aucun contrôle les narcodollars en monnaie nationale) détourné les circuits commerciaux de distribution des produits de base au profit de marchandises de luxe. Il est plus facile de s'acheter une BMW ou un magnétoscope que de vêtir un enfant. Ce boom de la production sud-américaine de drogue ne tient qu'à l'existence d'une demande. Elle existe, vigoureuse et soutenue : en 10 ans, la consommation mondiale s'est multipliée par 60! Principaux demandeurs, les Américains. Six millions de consommateurs, 250 000 dealers...

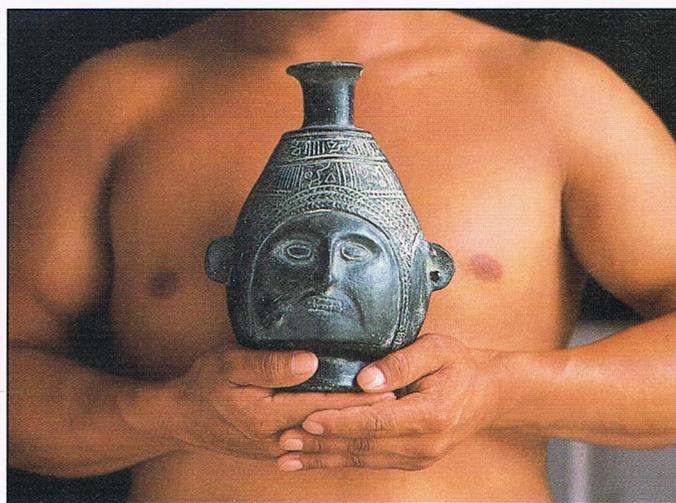
Samedi 2 juillet 1989. Le shérif Nick Navarro pique un coup de sang et décide une petite rafle anti-coke entre Miami et Fort Lauderdale. Bilan : 2 200 arrestations, acheteurs et vendeurs confondus, avec des pointes jusqu'à la centaine à l'heure au plus fort de la nuit. 3 000 boulettes de crack, 5 kg de coke, 300 bagnoles, un bateau et quelques dizaines de milliers de dollars en petites coupures saisis.

L'Amérique est obèse de drogue. Elle en est saturée, la transpire par tous ses pores de haut en bas de la société. Chez les pauvres. A South Brooklyn, un quartier de New York surnommé *Crack City*, les trois-quarts des hospitalisations sont imputables à l'inhalation de ce poison à base de coke. Sur les 555 meurtres commis en 88 à Washington, co-capitale du crime avec Miami, 6 sur 10 relevaient de la dope. Le vénérable *Washington Post* a publié le jour de l'an sur huit pages, en guise de vœux adressés au maire, Marion Barry (un militant de la cause noire avili par le pouvoir et compromis dans une affaire de

drogue), les 555 photos des victimes. Les milieux riches sont encore plus mouillés. La *Drug Culture* des années 60, celle de la bourgeoisie intellectuelle des campus, qui voulait refaire le monde à coups de pétards de marijuana, est bel et bien enterrée. Son message politique, contestataire, aussi. «Le but n'est pas de s'évader

historiens de l'avenir détermineront peut-être la part de responsabilité de la cocaïne, et de la paranoïa qu'elle provoque, dans le krach boursier de novembre 87. Car Wall Street est une poudrière — de narines. Pas un mois sans qu'un *golden boy* ne se fasse serrer pour usage ou trafic. Le jeu devient vraiment dangereux. On n'ose pas imaginer ce qui peut se tramer dans les hautes hiérarchies militaires... du genre l'excité à galons multiples qui, après un bon «rail», ferait basculer le vote d'une commission de sécurité en faveur d'une intervention armée...

La production du camp : 3 tonnes par semaine



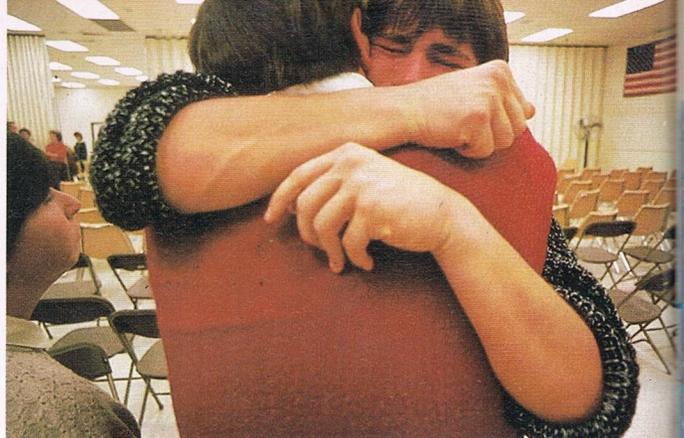
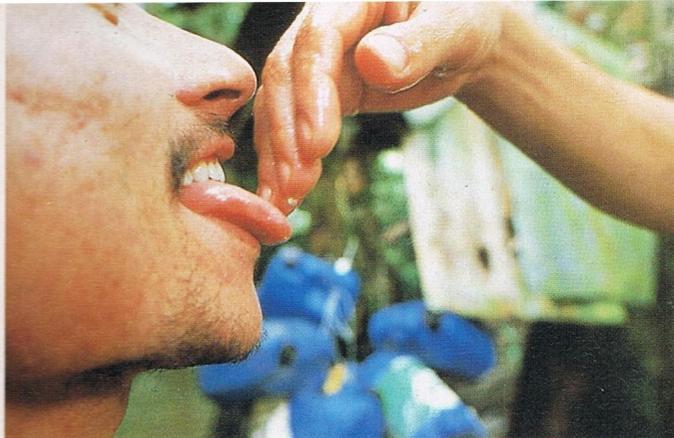
Récipient à feuilles de coca, Musée d'Anthropologie de Lima

de ce monde mais d'y trouver sa place.» C'est un cadre aisé qui parle. Il avoue sans complexes sa consommation — 2 grammes par semaine — «d'une substance stimulante, sans plus». Tu parles Charles! Que penser d'un produit qui donne une impression fugace d'intelligence — une impression et rien d'autre — quand il est utilisé par des hommes dotés de responsabilités, dont les choix sont lourds de conséquences pour l'ensemble de la collectivité? Ça craint ni plus ni moins qu'un chauffeur de bus scolaire bourré sur une autoroute. Les

Entre producteur et consommateur il faut — c'est la règle d'or de tout commerce — des intermédiaires. Il y a les petits, les obscurs, les sans-grade. Dans l'univers de la drogue on les appelle des «mules». Le 19 mars 89 Giovana Rodriguez arrive à l'aéroport de Londres Heathrow sur un vol en provenance de Bogotá. Elle a dix-sept ans, et, dans l'estomac, une trentaine de préservatifs bourrés de cocaïne. L'un d'eux se déchire. Elle sombre dans le coma et meurt sans avoir repris

connaissance. Pour le négociant, la mule est un moyen monstrueux mais économique de faire passer sa came. Mode d'emploi. Un : entretenir dans les faubourgs pauvres de la ville de départ une équipe d'observateurs discrets qui, de bistrot en loges de concierge, repèrent des gens en mauvaise passe financière mais présentant bien. Veuves, faillis, endettés de tous genres font parfaitement l'affaire. Deux : leur proposer un passage, sans aucune autre précision, moyennant 1 ou 2 milliers de dollars (une fortune

tre de
r. pro-
on sur
ves du
aupés,
ombie,
e l'éla-
tion de
pasta à
rtir de
ville de
oulées
pied et
es à la
n; pro-
ramme
ogue à
ge des
scents,
s l'État
Maine,
x USA



pour l'intéressé, un goutte d'eau relativement à la valeur de la marchandise transportée). Trois : en évitant toute question, fournir billet d'avion, passeport et vêtements neufs. Planquer la dope dans les cavités naturelles du corps. Quatre : réceptionner à l'arrivée. Avantages : en cas de pépin, la perte est limitée. Ne sachant rien du commanditaire, la mule ne peut pas le trahir. Inconvénients : les flics occidentaux commencent à connaître la musique. Au passage en douane, l'équation «Colombien bien habillé + passeport neuf» fait tilt. Autre point négatif : les quantités transportées sont faibles. L'accroissement de la demande conduit à la mise en place de moyens de passage plus industriels, sophistiqués. Bogotá, Medellín et Cali sont les 3 principales villes de Colombie. La première est la capitale administrative. Les deux autres sont des centres de commercialisation internationale de la coke, tenus par de puissants cartels. Leurs marchés sont en principe distincts. Cali arrose New York, Medellín la Floride et la côte ouest des États-Unis. Bien sûr des fois ça frotte un peu, et ce peu se décompte en centaines de morts. Un gâteau de 8 milliards de dollars par an ne se partage pas toujours facilement. Au reste les spécialistes pensent que ces querelles intestines sont bien plus efficaces que tous les programmes de lutte anti-drogue. La devise de Medellín c'est *Plomo o plata* : «de l'argent ou du plomb». En clair : soit on t'achète, soit on te descend.

A la tête de tous les trafics, Pablo Escobar. Ce parrain qu'une milice privée de 40 000 hommes protège des vicis-

situdes de la vie n'aime pas être dérangé. Le directeur du grand journal *El Espectador* paya de sa vie le fait de s'être attaqué à lui dans ses articles. Escobar déteste les ministres de la Justice récalcitrants. Il fait assassiner Lara Bonilla en 84. Le successeur de Bonilla, Enrique Gonzalez, après un court passage à la chancellerie, va

paraître une page de pub dans la presse américaine proposant l'effacement de la dette de la Bolivie — 3 milliards — en contrepartie de la libération de son fils, interné aux États-Unis. La réponse américaine fut de kidnapper un à un les membres de la famille de Suarez, jusqu'à reddition de Roberto. Objectif atteint en juillet 1988. Suarez jouit de conditions de détention rares, et donne des conférences de presse depuis sa cellule.

Les accents nationalistes du comportement des grands parrains font écho à un courant d'opinion qui traverse la région. La thèse est la suivante :

— La production de drogue (à laquelle les populations locales ne touchent pas ou très peu, au moins sous sa forme dure, raffinée) est avant tout une réponse à un besoin des Américains dans leur ensemble. La loi du marché fonctionne normalement.

— Hors, ces mêmes Américains, maîtres du commerce international et du cours des matières premières, interdisent aux Sud-Américains toute autre production rentable. On les condamne donc pour des raisons «morales» (la drogue) ou économiques (l'absence de débouchés industriels) à crever de faim.

Ce paradoxe est ressenti par les 3 composantes des pouvoirs locaux comme une injustice absurde : gouvernements en place (le président péruvien Garcia déclarant que «le trafic de drogue est la seule multinationale sud-américaine en état de marche»), véritables guerillas révolutionnaires (FARC, M 19, Sentier Lumineux, qui vivent de taxes sur la drogue mais imposent aux paysans de consacrer une part de leurs terres à des cultures vi-

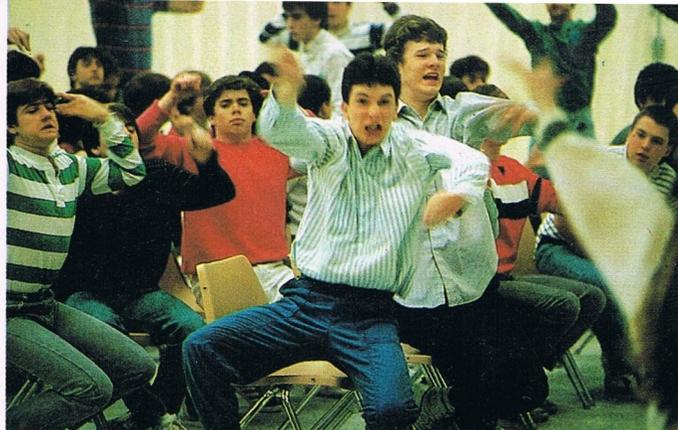
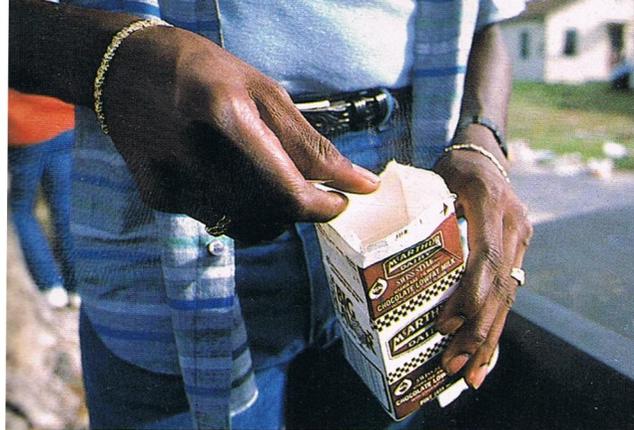
1 Bolivien sur 10 vit directement du trafic



A bord du dirigeable *Fat Albert*, l'équipement radar

chercher refuge derrière le rideau de fer en prenant le poste d'ambassadeur de Colombie en Hongrie. Mauvais calcul — il se ramasse 4 balles dans la tête en plein Budapest, et, gros coup de chance — il survit.

Escobar aime la libre entreprise. En échange d'une reconnaissance officielle de ses activités, il offre de régler la dette extérieure de son pays, 14 milliards de dollars. Les Américains n'apprécient pas du tout. En fait Escobar, avec cette proposition, ne faisait qu'imiter un autre parrain, le Bolivien Roberto Suarez, qui dès 1982 avait fait



Ci-contre de g. à dr., bonne prise pour cet agent de la Dea infiltré dans le ghetto, à Miami; autre séquence du programme antidrogue *Straight, Inc.* à usage des adolescents, dans l'État du Maine

rières d'auto-suffisance) et mafia (pour elle tout bénéfique, merci!). Il s'ensuit un équilibre curieux fait de violence et de double langage, d'affrontements et d'accords de circonstance entre parties. Rien de vraiment bien clair. En tout état de cause, pour le paysan pauvre, le trafiquant c'est le *magico*, celui qui donne à bouffer, construit des villages, des routes et des écoles. Indéniable.

Les interactions entre le politique et le crapuleux sont constantes. C'est un Noriega, patron véreux du Panama, chouchouté par les Américains quand il soutient leur politique au Nicaragua puis haï comme une bête dès lors qu'il apparaît qu'il trempe dans tous les mauvais plans de la région et entasse sans vergogne les narcodollars sur ses comptes personnels. Plus étonnante l'histoire du général cubain Ochoa récemment fusillé. Ce vieux compagnon d'armes de Fidel Castro avoue, lors de son procès à La Havane, avoir trafiqué avec le cartel de Medellín (Escobar se serait fait payer avec des missiles sol-air destinés «à la défense personnelle de sa maison» — ce qui est nettement plus chic qu'une pancarte *chien méchant*). Nulle trace pourtant dans le sombre train de vie de ce militaire austère des 3 millions et demi de dollars dégagés par le deal de 6 tonnes de coke. L'argent est-il rentré directement dans les caisses du seul État socialiste de cette partie du monde? Ce procès n'a-t-il été organisé que pour éviter à Cuba un énorme scandale? Reagan dès le début des années 80 accusait La Havane de mouvements aériens suspects (par les avions radar AWACS des services

anti-drogue américains) au-dessus de Cuba, dont la côte nord-est à moins de 200 km de la Floride.

Mystère. Mystère aussi dans la filière mexicaine; 30 à 35 % de la coke importée aux États-Unis passe par ce pays. Le cartel dépose ses sacs de poudre sur des aéroports clandestins du sud, près de la frontière guatémal-

l'objet d'une déclaration fiscale)? Comment ont pu se constituer les énormes fortunes de la drogue (l'ensemble des avoirs des *familias* colombiennes représenterait 150 milliards de dollars)? La réponse n'est pas compliquée: par les banques. A un certain niveau de transaction c'est obligatoire. Tous les trafics de grande ampleur sont nécessairement inévitablement bancarisés.

Le scandale de la BCCI, en septembre-octobre 88, permet de comprendre comment ça marche. Du cash provenant du trafic était versé dans une succursale de Tampa (Flori-

ride) puis viré par télex sur une agence du Luxembourg. Opération répétée 2 fois par Londres et Paris pour brouiller les pistes. Dans l'agence française était émis un certificat de dépôt à 90 jours garantissant un prêt consenti par la banque et versé sur un compte de Nassau aux Bahamas. Cette somme, parfaitement blanchie, était virée à Tampa — retour à la case départ — la banque n'ayant plus qu'à s'autorembourser avec le dépôt de garantie parisien. La filière a été

démantelée par deux agents des douanes américaines, Robert et Kathleen, infiltrés parmi le personnel. La BCCI, établissement respectable (13 500 personnes, 400 agences dans 73 pays) n'était naturellement pas au courant du caractère frauduleux de ces transferts organisés par certains de ses employés indélicats. Elle n'en empochait pas moins 1,5 % de commission à chaque étape...

Bref, à quelques accroc près, tout va pour le mieux dans le petit monde de la coke. Offre, demande, financement, investissement, ça bagne. Les auto-

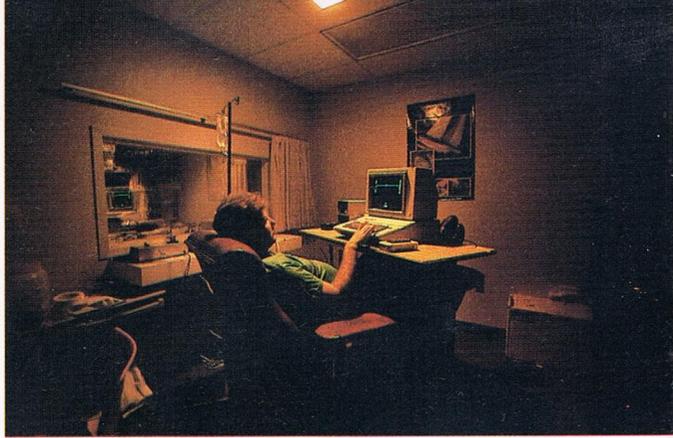
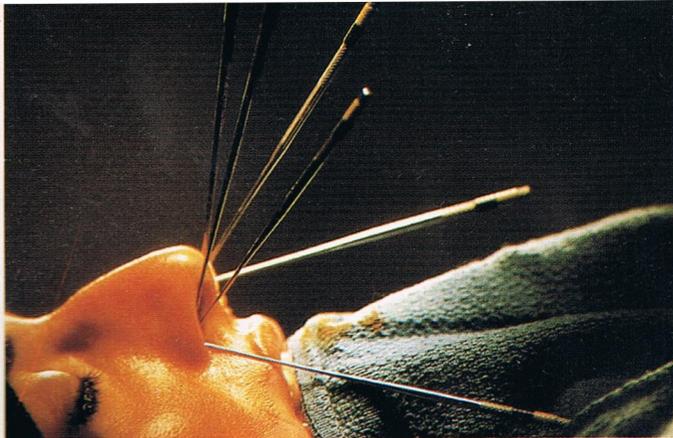
Dans les banques, des guichets dits «obscur»



Protège-nez obligatoire pour cet agent de la Dea en mission

tête, puis les fait transiter jusqu'aux States en camion. Tout cela implique une lourde logistique et des complicités au plus haut niveau. Comment ne sont-elles pas démasquées? Les mécanismes financiers du trafic atteignent des sommets d'opacité et de trouble. Le problème est simple: par quel circuit de petites sommes, de 10 à 100 dollars en moyenne, récupérées sur le trottoir newyorkais par un dealer de quartier, arrivent-elles à remonter jusqu'aux gros trafiquants (aux États-Unis tout dépôt de liquide supérieur à 10 000 dollars doit faire

entre de
ir. pour
opéra-
du nez,
esthésie
ale à la
caine; à
iversité
Hopkin,
obaye»
cocaïne
ses per-
ances et
reté de
isions.
n leurre



rités américaines, pour lesquelles la drogue est devenue l'ennemi public n° 1 (la lutte anti-drogue était le job principal de George Bush avant son accession à la présidence), flippent comme des malades.

Sous contrôle de la très puissante Dea (*Drug Enforcement Administration*) dont les méthodes ne sont pas sans rappeler celles de sa bien plus célèbre cousine la Cia, le gouvernement n'a en gros que deux solutions :

— Essayer de rendre les frontières étanches. La technologie déboule en force : spectromètres de masse (4 millions de dollars pièce) capables de détecter la présence de cocaïne par analyse d'un simple échantillon d'air prélevé dans un conteneur, super-stations radar, photos satellite, etc. La quincaillerie ne fait cependant guère évoluer une constante de tous les trafics : les saisies ne représentent en

moyenne qu'un dixième des quantités effectivement passées.

— Détruire les récoltes. Soit par incitation financière, en dédommageant les paysans — mais les crédits débloqués finissent généralement dans la poche des intermédiaires —, soit de manière autoritaire, avec les opéra-

La devise de Medellin : «de l'argent ou du plomb»

tions *Search and Destroy* en bombardant les cultures avec des insecticides. Ce qui a tendance à réveiller de mauvais souvenirs viêt-namiens.

Une théorie rassemble à l'heure actuelle de plus en plus d'adeptes : la libéralisation. Légaliser le marché de

la cocaïne comme on a, dans les années 20, levé la prohibition de l'alcool. Les prix chuteraient et le commerce gagnerait en transparence. Ça aurait au moins le mérite de couper l'herbe sous le pied du grand banditisme. Des économistes de renom, tel l'ultra-conservateur Milton Friedman, sont plutôt favorables à la déréglementation. On se demande cependant quels hommes politiques pourraient la soutenir publiquement, avec la garantie de se faire allumer aux élections suivantes par des concurrents qui ne manqueraient pas de les accuser d'immoralité, thème particulièrement porteur outre-Atlantique.

Il est peut-être déjà trop tard pour entreprendre ces réformes. Légalisation ou pas, le marché nord américain de la coke est en voie de saturation. En bons managers, les producteurs se tournent vers de nouveaux marchés.

FOULÉE AU PIED ET RINCÉE AU KÉROSÈNE

L'effrayant processus de transformation de la « plante divine » inca

«Produire de la cocaïne c'est bien plus facile que de faire du pain. Il suffit de doser correctement les ingrédients.» Derrière les propos désabusés de ce chimiste se cache la réalité assez effrayante du processus de transformation d'une innocente plante verte en une terrible poudre blanche. S'ils en connaissaient les métamorphoses successives, la plupart de ceux qui s'envoient la fatidique «petite ligne» entre deux coupes de champagne millésimé réfléchiraient peut-être...

A l'origine, une plante culti-

vée depuis des millénaires au Pérou, la coca. Elle est costaud, féconde, parfaitement adaptée à l'altitude et à l'humidité. De tous temps les Indiens les ont mâchées en guise de stimulant et surtout de coupe-faim, en accroissant l'effet en les mélangeant avec une poudre de calcaire faite de coquillages brûlés et broyés. En 1862 un chimiste allemand découvre le principe actif de ces feuilles : la cocaïne est née.

Point de départ de tous les trafics, la production agricole d'un petit paysan des Andes. Il a partagé son

exploitation : 1/3 pour sa propre nourriture, le reste pour la coca (10 fois plus rentable que le cacao). Après la moisson les feuilles sont entassées dans un grand bac en plastique, arrosées d'une solution diluée d'acide sulfurique puis foulées au pied pendant 4 jours. A l'issue de ce traitement aussi radical pour les feuilles que pour l'épiderme du paysan, la récolte est rincée au kérosène, filtrée dans un drap et stabilisée à l'ammoniaque. La cocaïne-base, la *pasta*, est prête. D'intermédiaire en intermédiaire

elle va parvenir aux laboratoires de raffinage. Un nouveau traitement à base d'acétone, d'éther et d'acide chlorhydrique aboutit à une poudre cristalline. De la sortie du labo aux marchés de gros des capitales occidentales, la coke verra son prix multiplié par 10. Même rapport du grosiste au consommateur par l'entremise d'une cascade de dealers n'hésitant pas, à chaque fois, à couper la marchandise. Soit un facteur de 100 entre le raffineur — ne parlons même pas du paysan récoltant — et le gogo en mal d'éclate.



Ci-contre de g. à dr., analyse de sang pratiquée sur un bébé, pour déterminer sa perméabilité à la cocaïne prise par sa mère durant sa grossesse; observations sur un co-baye sous cocaïne, à l'Université John Hopkin

L'Europe, avec ses 10 ans de retard habituel sur le nouveau monde est dans le collimateur. On peut s'attendre au pire.

L'Espagne, solidarité linguistique avec l'Amérique Latine oblige, est la première tête de pont. Les saisies doublent d'une année sur l'autre. L'extraordinaire arrestation en décembre 88 à New York de mafiosi siciliens au cours d'une réunion familiale — dans le plus pur style du cinéma policier — a dévoilé la mise en place de circuits hyper-efficaces.

La cocaïne-base transitait de Medellín vers un labo du nord de Madrid. Rafinée, elle était expédiée à Florence en Italie et troquée contre de l'héroïne. Celle-là était renvoyée aux États-Unis cachée dans des bouteilles de vin, l'excellent *Corvo di Salapatura*. Belle alliance entre mafias, la colombienne diversifiant ses produits en territoire

américain, la sicilienne s'assurant un monopole de distribution en Europe. La France n'est pas en reste (la Guadeloupe faisant souvent office de plaque tournante). Juin 88: 175 kg saisis à Paris dans un entrepôt, dans 460 boîtes d'ananas d'un lot de 17 000. L'étiquetage des fausses boîtes était

Détectée par analyse d'un simple échantillon d'air

légèrement plus petit que celui des autres. Février 89: 471 kg planqués dans un voilier baladeur, transporté en convoi exceptionnel de Bretagne vers la Côte d'Azur. Les chauffeurs — tout à fait hors de cause — avaient garé leur bahut sur un parking de Haute-

Loire pour le week-end. Sans prévenir les trafiquants qui, inquiets, n'hésitent pas à se renseigner auprès des flics! La Dea, au courant, avait prévenu ses collègues français...

Au-delà du rocambolesque, tout cela n'est pas drôle. Selon certains analystes, le commerce de la drogue est tellement adapté aux structures financières et commerciales du monde moderne qu'il est pratiquement impossible de s'en débarrasser. L'initiative revient finalement à l'usager. Le fumeur s'arrête parce qu'un matin il en a marre de cracher ses poumons, l'alcoolique parce qu'il est las de se réveiller tous les jours avec une casquette en fer. Un progrès décisif aura été fait quand, en se regardant dans une glace, en s'écoutant parler, les cocaïno-branchés se rendront compte à quel point la cocaïne peut abrutir.

Claude Delannoy

COCA, COKE, FREE BASE, ET CRACK

De la sensation de clairvoyance intellectuelle à l'irréremédiable destruction des tissus nerveux

Il faut tout d'abord détruire un grand mythe: non le Coca-Cola ne contient et n'a jamais contenu de cocaïne. Si la recette authentique est un secret bien gardé, il n'y a aucune ambiguïté sur ce point. Les feuilles de Coca récoltées en Bolivie sont traitées dans une usine du New Jersey et débarrassées du principe actif (recyclé dans l'industrie pharmaceutique). Seul l'agent de saveur contenu dans la plante est incorporé dans la boisson phare du monde libre. Rien à voir, par conséquent, avec une ligne de poudre

blanche...

La coke — la vraie — a deux effets: elle bloque l'influx nerveux et provoque un rétrécissement des vaisseaux sanguins. On l'utilise tout à fait légalement comme anesthésique dans certaines opérations chirurgicales de zones fortement capillarisées, comme le nez. La consommation légitime de cocaïne dans le monde est de l'ordre d'une tonne par an: 300 fois moins que pour la défonce. La cocaïne «n'accroche» pas physiquement, comme l'héroïne ou l'opium. Mais son usage régulier aboutit à

une dépendance psychologique non moins dangereuse. La sensation de clairvoyance intellectuelle qu'elle donne au premier abord évolue insensiblement vers la paranoïa. L'inhalation d'une «ligne» de coke de bonne qualité (pure à 35%) donne son effet au bout de 10 minutes avec un pic 20 mn après la prise. Ce pic tend à disparaître avec l'habitude. Pour tenter de le retrouver, les *junkies* transforment la coke en *free-base*, et la fument. L'opération s'apparente au raffinage de la cocaïne base (lessivage à

l'éther et à l'ammoniaque). Cela aboutit à un produit pur à 100% dont les effets sont redoutables: le cerveau réagit en 15 secondes à la prise. Le *crack* provient d'une purification plus rustique des substances «coupées» abondant sur le marché, qui, mélangées à du bicarbonate de soude et chauffées, se transforment en une sorte de gros caillou. Cassé en petit morceaux, et revendu en cet état pour quelques dollars, il est fumé. Son usage répété conduit irrémédiablement à la destruction des tissus nerveux.